

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1939

324
N°

THÈSE

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

• (*Diplôme d'État*)

PAR

DELPIERRE, Guillaume

né le 28 Octobre 1912. à Boulogne-sur-Mer (Pas-de-Calais)

**Étude
Psycho - Pathologique
sur
Guy de Maupassant**

Président : M. LAIGNEL-LAVASTINE, Professeur

1939

V. HELLO, Imprimeur
4, Rue Barbès, 4
MONTROUGE
(Seine)

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1939

N°

THÈSE
POUR LE
DOCTORAT EN MÉDECINE

(Diplôme d'État)

PAR

DELPIERRE, Guillaume

né le 28 Octobre 1912, à Boulogne-sur-Mer (Pas-de-Calais)

**Étude
Psycho - Pathologique
sur
Guy de Maupassant**

Président : M. LAIGNEL-LAVASTINE, Professeur

1939

V. HELLO, Imprimeur
4, Rue Barbès, 4
MONTROUGE
(Seine)



FACULTE DE MEDECINE DE PARIS

LE DOYEN TIFFENEAU.

I. — PROFESSEURS

Anatomie	ROUVIÈRE.
Physiologie	LÉON BINET.
Physique médicale	STROHL.
Chimie médicale	OLONOVSKI.
Bactériologie	Robert DEBRÉ.
Parasitologie et histoire naturelle médicale	BRUMPT.
Pathologie et thérapeutique générale	BAUDOIN.
Pathologie médicale	ABRAMI.
Pathologie chirurgicale	MONDOR.
Anatomie pathologique	LEROUX.
Histologie	CHAMPY.
Pharmacologie et matière médicale	TIFFENEAU.
Thérapeutique	HARVIER.
Hygiène et médecine préventive	TANON.
Médecine légale	BALTHAZARD.
Histoire de la médecine et de la chirurgie	LAIGNEL-LAVASTINE.
Pathologie expérimentale et comparée	FIESSINGER.
Hydrologie thérapeutique et climatologie	CHIRAY.
	LOEPER.
Clinique médicale	CARNOT.
	CLERC.
	Marcel LABBÉ.
Hygiène et clinique de la première enfance	LEREBOULLET.
Clinique des maladies des enfants	NOBÉCOURT.
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale	H. CLAUDE.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	GOUGEROT.
Clinique des maladies du système nerveux	GUILLAIN.
Clinique des maladies infectieuses	LEMIERRE.
	CUNÉO.
Clinique chirurgicale	GOSSET.
	GRÉGOIRE.
	LENORMANT.
Clinique ophtalmologique	TERRIEN.
Clinique urologique	CHEVASSU.
	COUVELAIRE.
Clinique d'accouchements	JEANNIN.
	LÉVY-SOLAL.
Clinique gynécologique	MOCQUOT.
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie	OMBRÉDANNE.
Clinique thérapeutique médicale	RATHERY.
Clinique oto-rhino-laryngologique	LEMAITRE.
Clinique thérapeutique chirurgicale	Pierre DUVAL.
Clinique propédeutique	M. VILLARET.
Clinique de la Tuberculose	TROISIER.
Clinique chirurgicale orthopédique de l'adulte	MATHIEU.
Clinique cardiologie	LAUBRY.
Clinique de neuro-chirurgie	CLOVIS VINCENT.
Clinique d'Assistance Médico-sociale	N...
	HAZARD.
Professeurs sans chaire	HOVELACQUE.
	MULON.
	OLIVIER.
	SANNIÉ.
	VERNE.

II. — AGRÉGÉS EN EXERCICE

MM.

AMELINE	Pathologie chirurgicale
BARIÉTY	Pathologie médicale.
BÉNARD (Henri)	Pathologie médicale.
BERNARD (Etienne)	Pathologie médicale
BEZANÇON (Justin)	Hydrologie.
BOULIN	Pathologie médicale.
BULLIARD	Histologie.
CATHALA	Pathologie médicale.
CHEVALLIER ..	Pathologie médicale.
COSTE	Pathologie médicale.
DOGNON	Physique.
FEY	Urologie.
FUNCK	Pathologie chirurgicale
GALLIARD	Parasitologie.
GASTINEL	Bactériologie.
DE GAUDART D'ALLAINES .	Pathologie chirurgicale.
GAYET	Physiologie.
DE GENNES ...	Pathologie médicale.
GIROUD	Histologie.
HAGUENAU ...	Pathologie médicale.
HALPHEN	Oto-rhino-laryngologie.
HUGUENIN	Anatomie pathologique.
JOANNON	Hygiène.

MM.

LACOMME	Obstétrique.
LANTUÉJOUL ..	Obstétrique.
LAROCHE Guy.	Pathologie médicale.
LAVIER	Parasitologie.
LELONG	Pathologie médicale.
LEMAIRE	Pathologie expériment.
LEVEUF	Pathologie chirurgicale
Mlle J. LÉVY .	Pharmacologie.
LÉVY - VALENSI	Neurologie et Psychiatrie.
MÉNÉGAUX ...	Pathologie chirurgicale
MOLLARET ...	Pathologie médicale.
MOREAU	Pathologie médicale.
MOULONGUET .	Pathologie chirurgicale
MOUQUIN	Pathologie médicale.
PETIT - DUTAILLIS	Pathologie chirur.
PIÉDELIEVRE .	Médecine légale.
PORTES	Obstétrique.
RENARD	Ophthalmologie.
RICHEZ	Physiologie.
SÉNÈQUE	Pathologie chirurgicale
TURPIN	Pathologie médicale.
VIGNES	Obstétrique.
WILMOTH	Pathologie chirurgicale

III. — AGRÉGÉS RAPPELÉS A L'EXERCICE pour le service des examens

MM.

ALGLAVE	Pathologie chirurgicale
BUSQUET	Pharmacologie.
CHAILLEY-BERT.	Physiologie.
GUÉNIOT	Obstétrique.
HEITZ - BOYER.	Pathologie chirurgicale

MM.

VARDENNOIS ..	Pathologie chirurgicale
LE LORIER ...	Obstétrique.
NEVEU-LEMAIRE.	Parasitologie.
SCHWARTZ ...	Pathologie chirurgicale
VAUDESCAL ...	Obstétrique.

IV. — AGRÉGÉS CHARGÉS DE COURS DE CLINIQUE ANNEXE à titre permanent

MM.		MM.	
ALAJOUANINE .	} Clinique médicale.	BASSET	} Clinique chirurgicale.
AUBERTIN		BROCQ	
BRULÉ		CADENAT	
CHABROL		GATELLIER ...	
DONZELOT ...		MOURE	
DUVOIR		QUENU	
LIAN		VELTER	} Clinique obstétricale.
PASTEUR - VAL- LERY - RADOT.		MM.	
SÉZARY		ECALLE	
		METZGER	

V. — CHARGÉS DE COURS

MM.	
CHAILLEY-BERT, agrégé.	Education physique.
LEDOUX-LEBARD	Radiologie clinique.
RUPPE	Stomatologie.
WEIL-HALLÉ	Puériculture.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans des dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.



Digitized by the Internet Archive
in 2026

A LA MEMOIRE DE MON PERE,

A MA MERE



A MON PRESIDENT DE THESE

Monsieur le Professeur LAIGNEL-LAVASTINE

*Professeur d'Histoire de la Médecine et de la Chirurgie
à la Faculté de Médecine de Paris*

Qui nous a fait le grand honneur
d'accepter la Présidence de notre
thèse. Hommage de profonde et res-
pectueuse gratitude.

A MES MAITRES :

Monsieur le Docteur A. BROUSSEAU

*Ancien chef de clinique à la Faculté de Médecine
de Paris,*

*Médecin-chef des hôpitaux psychiâtriques
de la Seine,*

Qui a bien voulu nous initier à la
psychiâtrie. En témoignage de nos
sentiments de grande reconnaissance

Monsieur le Docteur DUPONT

*Ancien interne des hôpitaux psychiâtriques
de la Seine,*

*Médecin-chef de l'Hôpital psychiâtrique
de Prémontré.*

Qui nous a encouragé et guidé de
ses conseils dans l'élaboration de ce
modeste travail. Qu'il daigne trou-
ver ici l'expression de notre très vive
gratitude.

Étude Psycho-Pathologique sur GUY de MAUPASSANT

« Les fous m'attirent. Ces gens-là vivent dans un pays mystérieux de songes bizarres, dans ce nuage impénétrable de la démence où tout ce qu'ils ont vu sur la terre, tout ce qu'ils ont aimé, tout ce qu'ils ont fait, recommence pour eux dans une existence imaginée, en dehors de toutes les lois qui gouvernent les choses et régissent la pensée humaine. »

Guy DE MAUPASSANT.

INTRODUCTION

Guy de Maupassant est mort paralytique général. Le fait, longtemps contesté, est aujourd'hui définitivement acquis à la science et soulève de nombreux problèmes. Le mal dont souffrait Maupassant a-t-il exercé une influence sur son génie, et quelle influence ? Cette question, longtemps controversée, a déjà fait couler beaucoup d'encre.

Nous nous proposons, dans la première partie de notre travail, d'étudier les principaux signes du déséquilibre mental de l'écrivain, puis de sa paralysie générale.

Nous examinerons ses antécédents, son surmenage et ses troubles neurologiques, son affaiblissement psychique terminal et sa mort lamentable.

Dans la seconde partie, nous étudierons son œuvre portant l'empreinte du pessimisme le plus absolu, ses sujets de prédilection : l'amour, la mort, la peur et les hallucinations.

Nous constaterons enfin que l'on s'est trompé en disant que son œuvre était celle d'un paralytique général à la période prodromique et que le secret de son génie était cette tare pathologique. La phase d'excitation créatrice eut-elle duré dix ans ? Au contraire, n'eut-elle pas été tôt suivie d'une phase dépressive aboutissant rapidement à la déchéance. Par l'étude approfondie de ses nouvelles et de ses romans, nous avons vu que Maupassant était un écrivain travailleur et consciencieux, et que sa lucidité, son sens de l'observation sont inégalables. Certes, la maladie dont il ne soupçonnait pas l'origine, mais qu'il devinait incurable, accentua son pessimisme qui, dès 1887 (et il n'avait que 37 ans) devient tellement désespéré, mais sans rien enlever à son talent de conteur. La bonne qualité que nous reconnaissons à son style, ses descriptions où chaque mot porte, enlèvent l'idée de P. G., car l'excitation cérébrale chez un tel malade, si elle dure, devient vite marquée du sceau de la démence.

Avant d'entreprendre cette étude, qu'il nous soit permis d'exprimer notre gratitude à M. le Docteur Dupont,

qui a bien voulu nous aider de ses conseils et diriger ce modeste travail.

Nous devons aussi faire appel à l'indulgence de nos lecteurs, persuadé que nos efforts ne sauraient apporter à l'étude de ce sujet si vaste qu'une contribution bien faible.

Si nous avons pu seulement réunir quelques faits, dont puissent tirer parti ceux qui entreprendront après nous cette étude, nous serons trop heureux d'apprendre que notre travail n'est pas resté stérile.

PREMIERE PARTIE

LE MALADE

CHAPITRE PREMIER

JEUNESSE et ANTECEDENTS.

Rien dans l'enfance calme et paisible de Maupassant ne pouvait faire prévoir le drame futur. Maupassant était un enfant turbulent, plus ami des équipées au bord de la mer avec les petits pêcheurs d'Etretat que des longues heures d'études. Selon le mot de Madame de Maupassant, il menait une vie de « poulain échappé », libre, sans contrainte, ivre d'aventures.

Cependant, l'hérédité de l'enfant était déjà chargée. Sa mère, très intelligente et passionnée pour les belles-lettres, est une névrosée. En 1877, certains faits donnent à douter de son équilibre mental. Si nous croyons le livre de Normandy, le diagnostic sur Mme de Maupassant eût pu être celui de déséquilibre mental. Elle en présente tous les signes : caractère irritable, orgueil morbide, idées de persécution, menaces, injures, violences, tentatives de suicide. Elle présentait des crises de fureur à l'occasion de la moindre contrariété et devenait inabordable. Au cours de cette année, elle tente de se suicider en avalant du laudanum. Le médecin la sauve, mais, après son départ, elle veut s'étrangler avec ses cheveux ; il faut les couper pour empêcher qu'elle recommence.

En 1878, elle tombe souvent en syncope, elle a des crises nerveuses. On ne possède que peu de renseignements sur les syncopes et les crises nerveuses, qu'il semblerait préférable de rattacher à des manifestations coléreuses et post-paroxystiques de déséquilibre, plutôt que de parler à ce propos de caractère épileptique ou hystérique. « Le plus simple ne serait-il pas de lui trouver une maison de santé », écrit Flaubert à Maupassant, qui lui parle de l'état grave de sa mère.

Le père de Guy est un gentilhomme voluptueux et faible. Des scènes continuelles éclatent dans ce ménage et jusqu'à l'âge de 13 ans, Guy vécut entre un père et une mère qui ne s'entendaient pas et qui se séparèrent à l'amiable.

Quoiqu'il fut très sobre de confidences sur sa vie de famille, il souffrit beaucoup de cette mésentente.

De son père, il tient donc ce caractère faible et sensuel et de sa mère cette sensibilité trop vive et cette imagination trop exaltée. Cependant, à part ce voile de mélancolie dû à la désunion du foyer, Maupassant adolescent était enthousiaste et gai. Il aimait la vie au sens profond du mot. Il aimait la mer et adorait lutter contre elle. Energique et actif, il supporta très mal la claustration au séminaire d'Yvetot, puis au lycée qui vit éclore ses premiers essais poétiques.

En 1870, éclate la guerre. Guy se bat bravement. La paix rétablie, il part en 1872 à Paris au Ministère de la Marine comme commis. Là, il est astreint au service

punctuel et monotone des employés, et sa nature d'homme de la mer s'en accommode très mal. Il ressent la première impression de tristesse et d'angoisse, « la petite nostalgie invincible du dépaycé dont souffrent, quand ils sont emprisonnés dans les cités, pour leur devoir et leur profession, presque tous ceux dont les poumons, les yeux et la peau ont eu pour nourriture première le grand ciel et l'air pur des champs. »

Et pour tromper cette nostalgie, Maupassant se jette dans le canotage, et rame avec vigueur entre Chatou et Maisons-Laffitte. *Mouche* est la nouvelle charmante qui rappelle cette vie de canotier exubérant, de roi de l'aviron, que mène l'écrivain pendant ces quelques années.

Au dire de ses amis, il n'avait alors aucunement la mine d'un névrosé ; il avait, disait Flaubert, « le facies d'un petit taureau breton », et son aspect n'avait rien de romantique : c'était un robuste bourgeois campagnard, un peu haut en couleurs, débordant de santé, fier de ses prouesses de tout genre sur la Seine et de ses farces au bureau.

Monsieur Terrier, dans une étude très documentée, dit que Maupassant contracta la syphilis en 1876. C'est probable, car Maupassant, à cette époque, n'est guère difficile sur ses conquêtes et en change souvent. Dès qu'il peut s'évader du bureau, il part à ses rendez-vous ou à ses parties de canot.

C'est dans les premières années de Paris qu'il faut admirer la touchante amitié de Flaubert et de son élève.

Flaubert exerça, bien plus que Zola, une grande influence sur Maupassant. C'est à lui qu'il doit ce vocabulaire simple, net, précis, cet art de la composition, qui est de tout subordonner à une idée essentielle. Flaubert, pendant sept ans, fit déchirer à Maupassant vers, contes, nouvelles, drames, et enfin tous ses essais, dont plus d'un sans doute eût été bien accueilli. C'est lui qui fut son conseiller et son confident. Dans une lettre qu'il lui adresse en 1878, Maupassant se lamente déjà sur « la monotonie des choses, des événements qui ne sont pas variés, les femmes toujours pareilles et les vices eux-mêmes, qui sont mesquins. » Un découragement précoce l'envahit : « Je me demande si je ne suis pas malade, tant j'ai le dégoût de tout ce que je faisais depuis si longtemps avec un certain plaisir ou une résignation indifférente ».

Et un ami, plus perspicace, avait décelé, sous son exubérance et ses blagues apparentes, une tristesse et une inquiétude ; il l'avait baptisé du nom de « taureau triste ». Maupassant était donc un cyclothymique présentant des alternatives d'excitation et de dépression.

A partir de 1880, après un long apprentissage littéraire, et dès le début avec *Des Vers* et *Boule de Suif*, il obtient un succès retentissant.

CHAPITRE II

SURMENAGE ET TROUBLES NEUROLOGIQUES

Lancé dans cette vie d'écrivain à la mode, Maupassant surmène sa santé en abusant des sports et des voyages. Il surmène ses méninges par un travail cérébral exagéré : en 1885, il publie 1.500 pages d'imprimerie. Et nous savons que la P. G. frappe souvent les intellectuels surmenés. Il lui faut produire beaucoup pour gagner l'argent nécessaire à ses plaisirs. Or, les voyages et les femmes coûtent cher.

Ses excès féminins ajoutent à son surmenage. Flaubert a beau lui prêcher la modération, il s'en moque et passe outre. Chez Maupassant, ce n'est pas seulement l'amour qui est en jeu, c'est un invincible instinct sexuel. Une fièvre d'impatience et d'inquiétude l'envahit. Il veut tout éprouver, tout sentir, épuiser toutes les jouissances, dépasser les limites des forces humaines. Ses sens, à cette époque, s'aiguisent avec une acuité prodigieuse et il obéit sans mesure à leurs exigences. C'est le « faune un peu triste revenu à la vie primitive ». Il promenait dans la vie, dit Léon Daudet, « une sensualité de muletier ivre », il méprisait totalement la femme : « Je ne quitterais pas une truite saumonée

pour la belle Hélène en personne », dit-il un jour.

Il est écoeuré par la mondaine cérébrale, « qui se pare d'idées comme elle met des pendants d'oreilles, comme elle porterait un anneau dans le nez, si c'était la mode ». Et pourtant, ses romans et nouvelles sont remplis de l'inquiétude perpétuelle de la femme. Il ne voit dans l'amour que l'acte sexuel, que le désir qui n'a de valeur que par son assouvissement.

Ses nouvelles et romans se sont poursuivis à un rythme effarant : 27 volumes en dix ans. Cette production exagérée est sans doute le fait de l'excitation psychique constitutionnelle que nous reconnaissons chez Maupassant. Elle n'est pas due forcément à l'excitation cérébrale pré-paralytique.

Et ces excès, ces heures de travail acharné, ces longues séances mondaines, achevaient de ruiner l'équilibre de l'auteur. A la gaieté forcée, aux grosses blagues, succédaient la dépression, le silence brusque, profond. Il avait de furieuses colères suivies d'éclats de rire spasmodiques. Donc, dès 1885, nous constatons une accentuation très nette de la cyclothymie de l'écrivain.

En 1886, les troubles neurologiques apparaissent : inégalité pupillaire, trémulations de la face et dysarthrie.

Nous ne pouvons ajouter foi aux affirmations du docteur Lombroso, qui aurait reçu de Maupassant la confidence qu'il avait attrapé la syphilis, mais un seul avait vu clair dans son cas à cette époque, c'est le savant ocu-

liste Landolt qui avait, après examen de l'inégalité pupillaire et des troubles oculaires, nettement diagnostiqué la P. G. Il avait gardé pour lui son terrible secret, mais il ne conservait aucun doute sur l'inutilité de tous les traitements et sur l'issue fatale.

Le trémulations de la face sont constatées par François Tassart, son valet de chambre : « Je remarquai que sa lèvre inférieure faisait en une sorte de tremblement convulsif danser sa mouche ». Or, les trémulations des muscles orbiculaires des lèvres et de la houppe du menton, surtout au moment où l'on va parler, sont plus caractéristiques que celles de la langue, et sont un des bons signes de localisation des lésions syphilitiques à la base de l'encéphale.

Les troubles dysarthriques n'ont pas été très nets chez Maupassant, sauf à la période terminale de sa P. G., où sa parole n'était plus qu'un bredouillement incompréhensible. Cependant, Mme Lecomte de Nouy nous décrit un symptôme intéressant montrant, sinon une dysarthrie nette, du moins une hésitation et une lenteur dans l'élocution : « Je l'ai vu plus d'une fois s'arrêter au milieu d'une phrase, les yeux fixés dans le vide, le front plissé, comme s'il écoutait quelque bruit mystérieux. Cet état ne durait que quelques secondes, mais, en reprenant la parole, il parlait d'une voix plus faible, et soigneusement espaçait ses mots... »

Depuis l'âge de 26 ans, il a des céphalées extrêmement pénibles, des migraines ophtalmiques violentes, qu'il ne calme que par l'éther. Henry Ceard, dans ses

souvenirs, raconte un dimanche passé chez Maupassant. « Cette journée devient douloureuse et pathologiquement prophétique : fiole à fiole chez le pharmacien, je vais chercher de l'éther pour Maupassant secoué par ses crises, dont le vieux carabin que je suis s'afflige de soupçonner le caractère. » Or, nous savons la ténacité des céphalées chez les syphilitiques et leurs longues nuits sans sommeil. Maupassant présente tous ces signes, il souffre de la tête et des nerfs, il ne dort plus et il parle « de ses interminables insomnies que mesurent, en les rendant douloureuses, comme une agonie nocturne de l'esprit et du corps, les tintements réguliers du timbre de la pendule. »

Avec l'étrange passion qu'il avait pour tout ce qui lui faisait mal, il analyse son cas, il lit des livres de médecine, se bourre de drogues. Il observe minutieusement ses troubles nerveux, ses défaillances de vision et dit sa mélancolie, son ennui de la vie.

CHAPITRE III

PHENOMENES HALLUCINATOIRES et ABUS DES STUPEFIANTS

Rogues de Fursac, dans son manuel de psychiâtrie, parle des hallucinations qui peuvent coexister avec un jugement sain et être tenues par le malade pour des phénomènes pathologiques. Ce sont alors des hallucinations conscientes, consistant surtout en hallucinations visuelles.

C'est bien de cette variété d'hallucinations que Maupassant souffrait. Il avait des « perceptions sans objet », mais avec conservation de la conscience, et il jugeait lui-même ses visions comme des phénomènes morbides, gênants sans doute, mais contre lesquels il réagissait.

Quand il entra, en 1891, dans la période d'état de sa P. G., il accepta ses hallucinations sans en rechercher l'origine ni le mécanisme.

Au docteur Paul Sellier, il rapporte qu'une après-midi, étant à sa table de travail, il lui sembla entendre sa porte s'ouvrir. Il se retourna et ne fut pas peu surpris de voir entrer sa propre personne qui vint s'asseoir en face de lui, la tête dans les mains et se mit à dicter

tout ce qu'il écrivait. Quand il eut fini, il se leva, l'hallucination avait disparu.

A Paul Bourget, qui fut son compagnon littéraire pendant seize ans, il confie : « Une fois sur deux, en rentrant chez moi, je vois mon double. J'ouvre une porte, et je me vois assis sur mon fauteuil. Je sais que c'est une hallucination au moment même où je l'ai. Est-ce curieux ? Et si on n'avait pas un peu de jugeotte, aurait-on peur ?... »

Une femme, qui fut la confidente et la plus chère amie de Maupassant, décrit une entrevue qu'elle eut avec lui à cette époque, en 1887 : Maupassant est changé, plus pâle, plus las qu'à l'ordinaire, les yeux troubles, les paupières rouges. « Le crépuscule, prononçait-il, semble me peser sur la nuque. Le brouillard flotte sur la ville comme un immense suaire, et les passants que j'ai rencontrés m'ont fait l'effet d'ombres se mouvant dans de la fumée. Moi-même, je m'apparaissais comme un fantôme sans chair et sans os, avec une tête vide de pensées, et ayant dans les oreilles un bourdonnement incessant, pareil au bruit de la mer. Il me semblait, vraiment, que mon âme se fût en quelque sorte dissoute dans cet élément trouble qui me baignait, et qu'elle flottait au-dessus de ma tête dans de la brume. »

Cette sensation de désagrégation, de dédoublement de la personnalité, est un phénomène psychasthénique fréquent chez Maupassant, et sur lequel il revient souvent. Un de ses plus chers amis, Léon Fontaine, le joyeux « Petit-Bleu » de la nouvelle *Mouche*, dit qu'il

était passionné pour l'étrange et le fantastique, et qu'il le voit encore se plaçant devant un miroir et fixant l'eau morte qui ne tardait pas à le fasciner. Scruter son visage est une chose tragique. Au bout d'un instant, il interrompait ce jeu singulier en s'écriant : c'est curieux, je vois mon double. »

C'est là un signe banal, en apparence, mais beaucoup de psychasthéniques ont au plus haut point le sentiment d'incomplétude dans la perception personnelle, cette sensation d'étrangeté du moi, de dédoublement, de dépersonnalisation et ne voyons-nous pas, dans les étapes préparalytiques des phases de psychasthénie caractérisée durant plus longtemps que les phases d'excitation.

Torturé par cette angoisse de la maladie qu'il sent en lui, ne voulant pas montrer sa déchéance, il cherche la solitude qui exaspère par la concentration de l'être sur lui-même, « cette sensibilité d'écorché vif », dont parle l'auteur dans *Sur l'eau*, et pour qui « les sensations sont devenues des douleurs ». Dans l'angoisse de la souffrance, il a recours aux paradis artificiels. A trente-neuf ans, Maupassant en est réduit à chercher un bien-être somnolent dans les excitants et les stupéfiants. Il lui faut son éther, sa cocaïne, sa morphine. S'il y eut un peu de curiosité morbide, il y eut aussi le désir de connaître des sensations rares qui pourraient prêter matière à des descriptions.

A ses violentes migraines, il oppose l'éther et en exalte les effets qui lui procurent : « une acuité prodi-

gieuse de raisonnement, une manière nouvelle de voir, de juger, d'apprécier les choses et la vie, avec la certitude, la conscience absolue que cette manière est la vraie ». Et la vieille image de l'Ecriture lui revient ; il lui semble qu'il a goûté à l'Arbre de Science, que tous les mystères se dévoilent, tant il se trouve sous l'empire d'une logique nouvelle, étrange, irréfutable.

Maupassant poursuit avec avidité cette recherche d'impressions et de sensations neuves. Il eut recours également à la cocaïne et au haschisch. Son odorât surtout s'affine : « Au fond des vieux flacons de toilette, il avait retrouvé souvent des parcelles de son existence. Et toutes les odeurs errantes ramenaient chez lui de lointaines réminiscences ».

CHAPITRE IV

AFFAIBLISSEMENT PSYCHIQUE ET IDEES DE SUICIDE

Dès 1890, l'affaiblissement psychique apparaît, la production littéraire se raréfie, et dans une lettre à sa mère, il se plaint ainsi : « Dès que j'écris dix lignes, je ne sais plus ce que je fais, ma pensée fuit comme une écumoire. Je prononce mon nom à haute voix plusieurs fois de suite, puis je n'y comprends plus rien, et à la fin, j'épelle chaque syllabe, sans comprendre davantage. Alors, je ne sais plus rien, je perds la mémoire, et je reste là comme halluciné, à émettre des sons dont je ne puis pénétrer le sens. »

Au cours de l'année précédente, son frère Hervé a tenté d'étrangler sa femme, et c'est Guy qui le conduisit à la maison de santé de Passy pour le faire interner. Quel choc cela dut produire sur l'esprit affaibli de l'écrivain. Maurice de Waleffe raconte que Guy emmena son frère à Passy, en prenant comme prétexte la visite de la propriété d'un de ses amis pour voir si la demeure et le pays lui plaisaient. Hervé s'approche de la fenêtre, regarde l'horizon, et, quand il se retourne, deux infirmiers athlétiques surgissent, qui l'empêchent de suivre son frère. Mais il passa son bras hors de la

porte et hurla : « Ah ! Guy ! Misérable !... Tu me fais enfermer, c'est toi qui es fou, tu m'entends, c'est toi le fou de la famille ! » Cette scène atroce dut produire une impression profonde sur Maupassant, qui aimait beaucoup son frère.

Dans ses lettres du début de 1891, il pressent sa fin prochaine, et dans ces derniers billets, semés de faute, troués de lacunes et criblés de surcharges, ce sont des cris épouvantés : « Il y a des jours entiers où je me sens perdu, fini, aveugle, le cerveau usé et vivant encore... Je n'ai pas une idée qui se suit, j'oublie les mots, les noms de tout, et mes douleurs me déchirent... je ne peux pas écrire, je n'y vois plus, c'est le désastre de ma vie ».

Quelle navrante auto-observation, et quelles souffrances il dut endurer. Nous en arrivons à regretter qu'il ait gardé si longtemps son auto-critique, car quoi de plus terrible pour un homme que d'assister à sa propre déchéance. Au commencement de la même année, il arrive péniblement à écrire encore quelques pages du début de l'*Angelus*, qu'il ne put jamais achever. Il sent la ruine de ses facultés : « Penser devient un tourment abominable, quand la cervelle n'est qu'une plaie. J'ai tant de meurtrissures dans la tête que mes idées ne peuvent remuer sans me donner envie de crier ».

Les idées de suicide se font jour, et il écrit au docteur Fremy : « Entre la folie et la mort, il n'y a pas à hésiter, mon choix est fait. » Il exprime la même pensée à Hugues Le Roux : « Je songe au suicide avec recon-

naissance, c'est une porte ouverte pour la fuite, le jour où vraiment on est las. » Les idées de suicide ne sont pas fréquentes chez les P. G., que l'on représente toujours comme euphoriques et béats. Cependant, Lévy-Valensi cite le cas de deux P. G., qui, en voyant l'évolution inexorable de leur mal, se suicidèrent.

Maupassant avait conservé la notion exacte de son affaiblissement intellectuel. Il restait des heures entières le regard fixe, silencieux et triste. Léon Daudet narre une soirée où Maupassant rendit une dernière visite à Alphonse Daudet : « Il demeura taciturne et pâle au fond de son fauteuil, dont il frottait les bras de ses mains courtes, et sa présence avait fini par jeter dans notre Jeudi, si gai d'ordinaire, un froid terrible... » Et Daudet d'ajouter avec sa verve habituelle : « Il aurait tué de ses mains la petite Roque qu'il ne serait pas plus accablé. Quelle soirée de Médan il nous a fait passer... Nous ne devions plus revoir Maupassant. »

CHAPITRE V

DEMENCE ET MORT

La période d'état de la P. G. se traduit par la perte globale du jugement et la disparition de l'auto-critique, puis l'apparition du délire qui, d'après Falret, présente quatre caractères principaux : l'absurdité, la mobilité, la contradiction et l'incohérence. Maupassant, en septembre 1891, présente tous ces symptômes. Il est, à ce moment, en cure à Champel, auprès de son ami Dorchain, qui supporta pendant trois jours le bavardage incessant de l'écrivain. Or, la volubilité est un des caractères des P. G. à la période d'état, ainsi que leur inattention à l'ambiance et leur mégalomanie.

Maupassant se vante d'avoir reçu à Genève un accueil somptueux du baron de Rotschild, et quelque temps après, il dit à Dorchain : « Voilà les premières pages de mon roman *l'Angelus*. Depuis un an, je n'ai pu en écrire une autre. Si dans trois mois, le livre n'est pas achevé, je me tue. » Il présente un délire mégalomane. Montrant un parapluie quelconque, il dit : « Ce genre extraordinaire de parapluie ne se vend que dans une certaine boutique de la rue Saint-Honoré, où j'en ai déjà fait acheter plus de cinquante par l'entourage de la Princesse Mathilde. » Le lendemain, brandissant

une canne : « Avec cette canne, je me suis défendu un jour contre trois souteneurs par devant et trois chiens enragés par derrière ».

A la table de restaurant, Maupassant commande d'une voix tonnante les mets les plus extravagants et invraisemblables avec emphase. S'il a quitté Divonne pour venir à Champel, c'est chassé par un débordement du lac qui a envahi sa villa jusqu'au premier étage. Il revient à Paris et repart pour le midi où pendant quelques mois il a quelques rémissions, puis retombe dans son incohérence.

Dans la nuit du premier janvier 1892, à deux heures du matin, François Tassart entend du bruit et monte précipitamment à la chambre de son maître. Maupassant est debout devant lui, une plaie à la gorge. Il a d'abord essayé de se suicider en déchargeant son revolver, mais Tassart, prudent, avait pris soin de retirer les balles, et seules les bourres lui noircissent la tempe. Avisant alors sur une table un coupe-papier, Maupassant s'en empare et tente de se trancher la carotide. Il ne réussit qu'à se faire une entaille profonde. Le suicide démentiel est souvent raté, parce que les facultés maîtresses sont atteintes. Pendant les deux jours qui suivent cette tentative, Maupassant est prostré, puis a une période d'excitation : « François, êtes-vous prêt ? La guerre est déclarée. » Il s'irrite, puis se calme. Le 7 janvier, il est dirigé vers la maison de santé du docteur Blanche à Passy. C'était l'ancienne propriété de la Princesse de Lamballe.

Jusqu'en mai 1892, il est en pleine période d'état. Au début, tout va à peu près bien, sauf quelques hallucinations. Brusquement, il renvoie Tassart et, dans une impulsion au cours d'une partie de billard, blesse d'un coup de bille un malade de la maison. En février 1892, Maupassant se croit salé, et trouve à tous ses aliments un goût de sel. On lui vole de l'argent, dit-il. On lui vole six mille francs, puis soixante mille francs.

À partir de mai 1892, il entre dans la période terminale. Il est gâteux, avec des hallucinations et des idées délirantes, fugaces. Il repousse des raisins, « parce qu'ils sont en cuivre. » Plantant une branche dans un parterre, il dit : « Plantons cela ici, nous y trouverons l'an prochain des petits Maupassant. » Il ne reconnaît plus le docteur Blanche, qui constate, en janvier 1893, que Maupassant est en train de s'animaliser. Il finit par mener une vie uniquement végétative, par lécher les murs de sa cellule. Il meurt le 6 juillet 1893, à 43 ans, dans le gâtisme et l'inconscience.

Tel est, dans sa simplicité tragique, le résumé du mal de Maupassant. Entre 25 et 30 ans, il contracte la syphilis et sur ce terrain prédisposé et déséquilibré, sur cet organisme surmené, le travail de l'inflammation syphilitique se poursuit pour aboutir à cette démence et à cette fin sinistre. Heureusement, à partir du milieu de 1892, il ne put se rendre compte de sa déchéance, mais nous savons qu'au début de son internement, il demandait, suppliait, qu'on le laissât revenir rue du Boccadór, il devenait alors une chose terrible : conscient de son état.

DEUXIEME PARTIE

L'ECRIVAIN

CHAPITRE PREMIER

PESSIMISME FONCIER

« Peut-être quelque principe singulier, profondément empreint dans son cœur, et qui se trouvait en contradiction avec les événements de la vie réelle, tels qu'il les voyait se développer autour de lui, le portait-il à se peindre sous des images trop sombres et sa vie à venir et ses rapports avec les hommes. »

STENDHAL.

Quand *Boule de Suif* et *La Maison Tellier* parurent, Maupassant fut l'objet de l'admiration des uns, du dénigrement systématique des autres, mais jamais de l'indifférence. C'était un renouveau de la verve gauloise qui apparaissait. Très nombreuses sont les nouvelles où il conte, avec la truculence d'un hobereau normand, de grosses farces du terroir. Il est grivois, sensuel, et plusieurs nouvelles se lisent avec une attention plaisante (1). Il renouvelait le genre illustré par Boccace et La Fontaine, avec son entrain et sa faconde de canotier ivre de jeunesse et de force (2).

(1) *La Maison Tellier*. Les Vingt-cinq francs de la Supérieure. Le Crime au Père Boniface.

(2) *Enragée*. *La Fenêtre*. *Sauvée*. *La Patronne*. *Un Sage*. *Ce Cochon de Morin*, etc...

Mais, malgré cette gaieté apparente, même dans ses nouvelles les plus pimentées, on ressent, en réfléchissant, une impression pénible de malaise. Nul n'est plus pessimiste que ce conteur qui paraît si exubérant, nul mieux que lui n'a montré le vide de tout et dépeint la condition misérable de l'homme.

Il s'attache aux types de lâches, de cupides, de rapaces, de paysans ou de matelots brutaux. Il aime dépeindre les manifestations de l'égoïsme et de la férocité naïve : Voilà des paysans (1) qui mangent du boudin sur le cadavre de leur grand-père qu'ils ont fourré dans la huche, afin de coucher dans leur unique lit.

Un autre paysan (2), ayant intérêt à la mort d'une vieille femme, s'en débarrasse gaiement, en la tuant d'eau-de-vie, « de fil-en-dix ».

Un garçon de ferme (3) fait mourir de faim un vieux cheval. D'autres, braconniers et écumeurs de Seine, s'amuse^{nt} royalement à tuer un vieil âne avec un fusil chargé de sel.

Il décrit dans *Le Vieux*, l'attente de la mort par les héritiers du vieillard, attente qui dure trois jours, et la colère, parce qu'il n'en finit pas de mourir. Dans *Une Famille*, il évoque un déjeuner de province, où tout le monde se pâme devant les efforts désespérés du grand-père gâteux pour saisir les sucreries qu'on s'amuse à

(1) Un Réveillon.

(2) Le Fût.

(3) Coco.

faire passer devant lui et à lui refuser « par souci de sa santé ».

Il y a dans ces histoires et dans combien d'autres une brutalité triomphante, un parti-pris de considérer les hommes comme des animaux comiques ou tristes, un large mépris de l'humanité.

Maupassant est peut-être le pessimiste le plus déterminé de la littérature française. Cette vision froide qui, au lendemain de nos désastres, est celle de tous les adolescents témoins de l'invasion, il la possède, et elle dominera son œuvre. Il croit comme un dogme à l'éternelle misère de tout.

L'auteur a créé ses personnages, les a imaginés à travers sa propre personnalité, et tous sont le reflet des tendances profondes de son être.

« La sottise, l'erreur, le péché, la lésine

Occupent nos esprits et travaillent nos corps. »

a dit Baudelaire.

Maupassant pouvait s'attribuer ces vers qui illustrent sa conception de l'humanité. La conclusion de plusieurs de ses nouvelles est une ironie à la vie, qu'il considère comme une comédie, où chacun se fourvoie.

Il ne se berce pas, comme les romantiques, à la musique de sa propre douleur. Par contre, il subit l'ascendant souverain de Schopenhauer. Ce n'est pas le métaphysicien qui le persuade chez le philosophe de Francfort, c'est le moraliste, le peintre de la vie et des hommes. Qu'importent à Maupassant la « Volonté objecti-

ve » ou « Le monde phénoménal », ce sont les irrésistibles ironies et les immortels sarcasmes de ce « grand saccageur de rêves », qui le transportent.

Le pessimisme du conteur est médiocrement philosophique. Pour lui, l'inexorable fatalité opprime le troupeau des vivants. L'homme primitif n'a pas changé. La civilisation, la vie apprise et inventée sont bien intervenues, mais elles ont accumulé vainement les conventions et les lois. Dans l'homme d'aujourd'hui, paysan ou citadin, noble ou bourgeois, Maupassant retrouve l'homme éternel qui, dans la ferme, le bureau ou le salon, se souvient toujours de la caverne et des bois. Du désaccord entre ses appétits et la morale qu'ont essayé de lui imposer les gouvernants, les policiers et les juges, sont nées de permanentes hypocrisies qui le rendent plus odieux et plus redoutable encore. L'humanité demeurera identique toujours. Rien ne l'améliorera, ni les religions, ni les principes soi-disant immortels, ni les utopies généreuses. Le progrès est un leurre puéril, et la science elle-même ment : « A quoi donc aboutit pour faire exactement le compte, tout ce travail où s'épuise depuis des siècles la pensée humaine, l'éternelle travailleuse. C'est lui qui nous rend l'existence aussi douloureuse, et qui nous fait à nous seuls parmi les êtres qui peuplent la surface de la terre, un privilège de malheur, car les bêtes ne pensent pas, ne souffrent pas. »

Le malheur est venu au monde avec la vie. Et Maupassant fait défiler devant nous la lugubre procession

des humains, ceux que domestiquent leurs passions et leurs appétits, ceux que torturent dans leur chair la misère et la maladie. Le visage de chacun d'eux traduit les souffrances héroïques et ridicules d'une existence qu'il est incapable de modifier et à laquelle d'ailleurs il ne comprend rien.

Dans son cabinet de travail, Maupassant avait toujours devant lui un chef-d'œuvre de Rodin, une cli-mère aux yeux rapprochés, au nez court, au front méchant, fendant les nues de ses seins roides, et trainant derrière elle un malheureux, qui se tord de douleur, mais espère encore.

A Marie Bashkirtseff, il confie : « Tout m'est à peu près égal dans la vie, hommes, femmes, événements. Voilà ma vraie profession de foi, et j'ajoute, ce que vous ne croirez pas, que je ne tiens pas plus à moi qu'aux autres. Tout se divise en ennui, farce et misère. Je prends tout avec indifférence, je passe les deux tiers de mon temps à m'ennuyer profondément, j'occupe le troisième tiers à écrire des lignes que je vends le plus cher possible en me désolant de faire ce métier abominable. »

Son opinion est que le pire arrive, et que rien ne mérite qu'on s'attache : « Nous ne devons attendre aucune joie de nos semblables et nous sommes impuissants à les secourir. Tout labeur est pénible et décevant. Le stupide orgueil des hommes fait naître en eux des ambitions lamentables. »

En résumé, sa philosophie est aussi peu complexe que sa vision de l'humanité et son pessimisme dépasse en simplicité et en profondeur celui des autres écrivains naturalistes.

Son pessimisme aboutit à la pitié. Elle est voilée. Il n'a pas de grandes tirades déclamatoires et humanitaires à la Rousseau, mais la pitié se dégage du récit. Qui n'a plaint Miss Harriet et Clochette? Qui ne s'est attendri sur la mort du Gueux? Beaucoup de ses personnages, surtout les humbles, les instinctifs, nous émeuvent profondément.

CHAPITRE II

RECHERCHE DE LA SOLITUDE. SUR L'EAU.

Maupassant a vécu dans le monde. Nul plus que lui n'en a senti le néant et la vanité, l'hypocrisie qui y règne. Il est vrai qu'il eut à s'en plaindre et qu'il y subit plusieurs piques d'amour-propre. Une surtout, dont il fut victime avec Bourget. On s'amusa à les mystifier tous les deux, en les invitant à une soirée costumée : « Un soir, Bourget et Maupassant eurent le dépit et l'ennui d'être les seuls, costumés, déguisés presque dans leurs habits Fleur de pêcher et Pervenche au milieu d'une foule impeccable de fracs noirs. Ils furent ainsi les bêtes curieuses de cette fête organisée par des mondains contre deux hommes de lettres. »

Aussi, comme l'on comprend la satire des gens du monde par Olivier Bertin : « Dans le monde, s'écrie-t-il, on ne meurt pas de rire, c'est à peine si l'on rit. On a la complaisance d'avoir l'air de s'amuser et de faire semblant de rire. On imite assez bien la grimace, on ne fait jamais la chose. »

Non seulement le monde lui dégoûte, mais la promiscuité des hôtels où se montrent la vanité et l'ignorance humaines : « Est-il rien de plus sinistre qu'une conversation de table d'hôte. J'ai vécu dans les hôtels, j'ai subi l'âme humaine qui se montre dans toute sa plati-

tude. Il faut vraiment être bien résolu à la suprême indifférence pour ne pas pleurer de chagrin, de dégoût et de honte quand on entend l'homme parler, l'homme, l'homme ordinaire, riche, connu, estimé, considéré, content de lui ; il ne sait rien, ne comprend rien et parle de l'intelligence avec un orgueil désolant. »

Peu à peu, chez Maupassant, la recherche de la solitude devient de plus en plus impatiente et de plus en plus malade. Et il célèbre l'évasion, la fuite de l'homme devant la monotone existence : « Tout logis qu'on habite longtemps devient prison. Oh ! Fuir ! Partir ! Fuir les lieux communs, les hommes, les mouvements pareils aux mêmes heures, et les mêmes pensées surtout. Quand on est las, las à pleurer du matin au soir, las à ne plus avoir la force de se lever pour boire un verre d'eau, las des visages amis vus trop souvent et devenus irritants, il faut partir, entrer dans une vie nouvelle et changeante ».

Il décrit admirablement cet écœurement, ce dégoût profond pour la foule, pour cet amas d'êtres qui vivent entassés dans les villes : « J'aime tant être seul, que je ne puis plus supporter le voisinage d'autres êtres dormant sous mon toit. Je ne puis habiter Paris, parce que j'y agonise indéfiniment. Je meurs moralement et suis supplicié dans mon cœur et dans mes nerfs par cette immense foule qui grouille, qui vit autour de moi, même quand elle dort ».

Mais il éprouve bientôt combien ce remède de la solitude est périlleux et vain : « Depuis que j'ai senti la

solitude de mon être, il me semble que je m'enfoncé chaque jour davantage dans un souterrain sombre dont je ne trouve pas les bords, dont je ne connais pas la fin, et qui n'a point de bout, peut-être. J'y vais sans personne avec moi, sans personne de vivant, faisant cette même route ténébreuse ».

Maupassant a su rendre parfaitement la détresse de ceux que personne ne comprend, le mystère de chaque âme, et comme le plus souvent nous ne livrons que les apparences de nous-mêmes, parce que la civilisation a fait de nous des êtres trop compliqués, ayant trop de contrastes. Nous connaissons-nous nous-mêmes à fond. La phrase que cite Bourget dans *Cruelle Enigme* est toujours vraie : « Chaque personne est un monde ». Et Maupassant nous fait cette lamentable confession : « Je ne me sens jamais plus seul que lorsque je livre mon cœur à quelque ami, parce que je comprends mieux alors l'infranchissable obstacle... Non, personne ne comprend personne, quoiqu'on pense, quoiqu'on dise, quoiqu'on fasse... Notre grand tourment dans l'existence vient de ce que nous sommes éternellement seuls et tous nos efforts ne tendent qu'à fuir cette solitude. »

Son pessimisme ne trouve la paix que dans l'éloignement des humains. Mais, dans la solitude, le frisson singulier, l'émotion imprévue et puissante qu'il a d'abord aimés, finissent par le faire souffrir, car le supplice de l'analyse recommence, mais comme il est loin du monde, c'est à son Moi que son analyse s'attaque.

Dans l'impossibilité de se fuir comme il a fui ses semblables, il réalise que son isolement est fatal et qu'il se heurtera toujours désespérément au mur épais qui le sépare des hommes. Dans *Mont-Oriol*, il décrit : « l'effort impuissant, incessant depuis les premiers jours du monde, l'effort infatigable des hommes pour déchirer la gaine où se débat leur âme à tout jamais emprisonnée, à tout jamais solitaire, effort des bras, des lèvres, des yeux, des bouches, de la chair frémissante et nue, effort de l'amour qui s'épuise en baisers ». Et c'est alors que dans le silence qui règne à bord du « Bel-Ami », Maupassant entend monter « un appel intime, profond et désolé », qui passe sur lui « comme un semeur d'épouvante et de délire, éveillant l'affreuse détresse qui sommeille au cœur de tous les vivants ».

Sur l'Eau est le testament, la confession générale, l'auto-biographie de Maupassant. A ceux qui viendront, il lègue ses suprêmes pensées, puis il dit adieu à tout ce qu'il a aimé, aux rêves, aux nuits étoilées et au parfum des fleurs.

Dans ce livre du désenchantement moderne, le seul où il se soit vraiment livré, nous analysons nettement sa conception de la vie. Et nous sentons malheureusement que ce n'est pas un travail d'école, que ce n'est pas le cher et brillant disciple de Flaubert, ni le compagnon des soirées de Médan qui parle, mais que Maupassant croit absolument à ce qu'il avance. *Sur l'Eau* date de 1888. Il se sait gravement atteint et se doute bien qu'il ne guérira pas. Aussi, faut-il lire avec indul-

gence ces pages où, dans un style magnifique, il veut prouver que tout n'est que leurre et duperie.

Tout ce qui est d'ordre intellectuel, œuvre ou conquête de l'esprit, lui échappe, et comme il arrive, ce qu'il ne comprend pas, il le nie : « Nous ne savons rien, nous ne voyons rien, nous n'imaginons rien ; nous sommes enfermés, emprisonnés en nous et des gens s'émerveillent du génie humain. La pensée de l'homme est immobile. Ses limites précises, proches, infranchissables, une fois atteintes, elle tourne comme un cheval dans un cirque, comme une mouche dans une bouteille fermée, voletant jusqu'aux parois où elle se heurte toujours. »

Il existe cependant un asile et un réconfort pour le philosophe et l'artiste qui dominent la multitude. Il réside dans la contemplation de la nature qu'il faut chérir sans rien espérer de sa cruelle indifférence.

Le célèbre passage de *Sur l'Eau*, qu'il faut citer en entier, sinon il perd de sa valeur, nous montre chez lui, poussé au plus haut degré, le culte passionné de la nature : « Si mon esprit inquiet, tourmenté, hypertrophié par le travail, s'élance à des espérances qui ne sont point de notre race et puis retombe dans le mépris de tout, après en avoir constaté le néant, mon corps de bête se grise de toutes les ivresses de la vie. J'aime le ciel comme un oiseau, les forêts comme un loup rôdeur, les rochers comme un chamois, l'herbe profonde pour m'y rouler, pour y courir comme un cheval et l'eau limpide pour y nager comme un poisson. Je sens

frémir en moi comme quelque chose de toutes les espèces d'animaux, de tous les instincts, de tous les désirs confus des créatures inférieures. J'aime la terre comme elles, et non comme vous, les hommes ; je l'aime sans l'admirer, sans la poétiser, sans l'exalter. J'aime d'un amour bestial et profond, méprisable et sacré, tout ce qui vit, tout ce qui pousse, tout ce qu'on voit, car tout cela laissant calme mon esprit, trouble mes yeux et mon cœur, tout : les jours, les nuits, les fleurs, les mers, le regard et la chair des femmes ».

Avec un soin particulier, il décrit les plantureux paysages normands, les clairières, les étangs, la mer surtout, cette grande endormeuse, qui le calme à bord du « Bel-Ami » ; elle seule sait le bercer, l'engourdir avec le flot et la brise du large qui rafraîchit son front.

CHAPITRE III

L'AMOUR CHEZ MAUPASSANT

Pour Maupassant, l'amour est dépouillé de tout idéal. Il est même décevant, « car il est de l'essence du désir de se détruire lui-même, et le plaisir ne laisse après lui que lassitude et dégoût. » C'est pour lui une sorte de piège tendu par la nature. « La nature veut des êtres, et pour nous contraindre à les créer, a mis le double appât de l'amour et de la volupté, mais, dès que l'affolement d'un instant a passé, une tristesse immense nous saisit, car nous comprenons la ruse qui nous a trompés, nous voyons, nous sentons, nous touchons la raison secrète et voilée qui nous a poussés malgré nous... cela est vrai souvent, très souvent... Alors, nous nous relevons éccœurés. »

Il remarque assez justement que l'attirance réciproque est faite surtout de curiosité et que le désir satisfait, ayant supprimé l'inconnu, enlève à l'amour sa plus grande valeur : « Chaque femme conquise nous prouve une fois de plus que toutes sont à peu près pareilles entre nos bras. Les idéalistes surtout, qui courent sans cesse après l'illusion rêvée, ne devraient-ils pas être atterrés au lendemain de chaque possession » (1).

La fidélité conjugale est pour lui un mythe, et la plu-

(1) Celles qui osent.

part de ses nouvelles (2) et de ses romans (3) roulent sur l'adultère et sur ses conséquences si lourdes parfois.

Il est littéralement harcelé par le problème de l'enfant naturel, abandonné ou mis au ban de la société, et il insiste sur leur grande misère. Ils deviennent des criminels, ou des aigris, ou des épaves.

Dans *Un Fils*, il décrit les tourments d'un homme arrivé et considéré, retrouvant vingt ans après le résultat d'une faute de jeunesse, sous la forme d'un dégénéré, qu'on conserve par charité comme valet d'écurie. *Le Champ d'Oliviers* est si parfaitement écrit, et tragique dans sa simplicité. Il dépeint les tourments d'un homme voyant son fils naturel devenu un vaurien, ayant traîné dans les maisons de correction et dans les prisons, venant lui réclamer de l'argent, et qui n'ose le chasser, mais se tue devant cette découverte. Le héros de *Un Parricide* tue ses parents qui l'ont reconnu trop tard, ont abandonné sa jeunesse et l'ont privé de toutes les joies de la famille. « Mais la vie est-elle un présent ? La mienne, en tout cas, n'était qu'un malheur. »

Cette obsession de l'enfant naturel se montre dans bien d'autres nouvelles (4). C'est dans ces récits que

(2) La Confession. La Revanche. Le testament. Le mal d'André. Sauvée. Madame Parisse. L'épreuve. Un coq chante. M. Parent, etc...

(3) Pierre et Jean. Une Vie. Fort comme la mort. Bel-Ami. Mont-Oriol.

(4) L'enfant. Aux Champs. Nuit de Noël. Rencontre. Mlle Perle. La Confession. M. Prudent. Le Papa de Simon, etc...

l'on voit la pitié profonde que lui inspiraient ces victimes de notre civilisation. Il décrit admirablement la passion chez les âmes frustes, qui arrive à l'exaspération et qui conduit au crime ou au sacrifice (1).

Toutes les sortes d'amour sont étudiées chez Maupassant : l'amour chez les blasées, qui trouvent adorables leurs domestiques (2), l'amour-jalousie conduisant au meurtre. *Fou* est le cas d'un homme devenant jaloux du cheval de sa maîtresse et les tuant tous deux. *La Femme de Paul* est une étude de la jalousie et du désespoir éprouvés par un jeune homme dont la maîtresse trouve Lesbos à la Grenouillère et préférant le vice aux amours saines, abandonne son amant qui se noie. L'amour incestueux est étudié dans *Jocaste*.

Une déviation singulière de l'érotisme est analysée dans *Un cas de divorce*. C'est l'histoire d'un pervers qui délaisse sa femme pour devenir amoureux des fleurs. Au début de cette nouvelle, nous trouvons ce passage : « Il faudrait aimer, aimer éperdûment, sans voir ce qu'on aime, car voir c'est comprendre et comprendre, c'est mépriser. » L'homme qu'il dépeint aime sa femme d'un amour uniquement sensuel, puis cesse de l'aimer et en arrive insensiblement au dégoût profond :

« Et pourtant, je suis las d'elle, las à ne pouvoir la toucher, l'effleurer de mes mains ou de mes lèvres, sans

(1) Berthe. La rempailleuse. Clochette.

(2) Joseph. Rose.

que mon cœur soit soulevé par un dégoût inexprimable ». Le dégoût existe non seulement pour sa femme, mais pour tout ce qui est animal en elle : « Oh ! la chair ! Fumier séduisant et vivant, putréfaction qui marche, qui pense, qui parle, qui regarde et qui sourit, où les nourritures fermentent et qui est rose, tentante, trompeuse comme l'âme. » Son personnage se réfugie auprès des fleurs et en devient amoureux physiquement, leur parfum le saisit, l'enveloppe, surtout celui des orchidées :

« Mon cœur s'allume à les voir, mon sang s'agite dans mes veines, mon âme s'exalte, et mes mains déjà frémissent du désir de les toucher. » Description singulière, mais qui ne nous étonne pas. Maupassant se plaisait à décrire des cas bizarres qui donnaient le frisson à ses lecteurs, et il nous montre, dans cette nouvelle, l'amour exaspéré qu'il avait pour les parfums.

La Petite Roque est la description de l'amour-impulsion. C'est l'histoire du viol et du crime chez un homme mûr qui se rue sur une fillette, la possède, l'étrangle parce qu'elle crie, et, poursuivi par les remords, se tue. Maupassant a su montrer cette tempête sensuelle qui saisit un homme raisonnable et en fait une victime de l'instinct. C'est du Zola, mais un Zola qui décrit sans longs développements et derrière cette description, on sent l'homme qui a pitié et comprend.

Dans *Fort comme la mort*, le peintre Olivier Bertin a aimé passionnément une femme de son âge, la comtesse de Guilleroy ; mais, dès que la fille de cette der-

nière entre en scène après la sortie du couvent, il reporte sur elle tout l'amour qu'il avait pour la mère, et qui, avec les années, s'était plutôt transformé pour lui en amitié sensuelle. Cet amour ridicule pour un homme de son âge devient obsédant. Il lutte contre cette passion, se sent vieilli et fatigué, mais l'idée fixe l'enserme, il souffre terriblement et se suicide pour échapper à ce sentiment qu'il juge monstrueux et irréalisable. « Il commençait à aimer cette petite fille comme un esclave, comme un vieil esclave tremblant, à qui on rive des fers qu'il ne brisera plus. »

C'est la sensibilité d'écorché vif de Maupassant, que nous retrouvons dans quelques personnages de ses romans : Olivier Bertin et surtout André Mariolle, le héros de *Notre cœur*. « Quelque chose souffrait en lui de cette espèce de caverne obscure du fond de l'âme où sont blotties les sensibilités délicates. Il avait tort, sans doute, et il avait toujours eu tort ainsi, depuis qu'il se connaissait. Il passait dans le monde avec trop de prudence sentimentale. De là l'espèce d'isolement dans lequel il avait vécu, par crainte des contacts et des froissements. Il avait tort, car ces froissements viennent presque toujours de ce qu'on n'admet pas, de ce qu'on ne tolère pas chez les autres, une nature très différente de la nôtre. Il le savait, l'ayant souvent observé, mais il ne pouvait non plus modifier la vibration spéciale de son être. »

Sa sensibilité malade accroit une jalousie sans objet, mais dont les tourments s'exaspèrent de l'incerti-

tude même. Il doute d'abord par instinct, par une sensation de méfiance, glissée en ses veines plus qu'en sa pensée. Puis, après avoir douté de la fidélité de sa maîtresse, il se torture d'un mot, d'un geste, qui prennent à ses yeux une signification tragique. Et pourtant, qu'a-t-il à lui reprocher ? Rien autre chose que de n'être pas toute pareille à lui, de ne pas comprendre la vie comme lui, et de n'avoir pas dans le cœur un instrument de sensibilité semblable au sien.

André Mariolle est un hypersensible, dont l'anxiété se traduit par cette introspection, cette analyse épuisante et acharnée qui aboutit à la rupture et aux regrets stériles.

Dans *Adieu*, Maupassant nous fait assister à l'écœurement d'un homme qui a aimé une femme jeune et belle, qu'il retrouve douze ans après, tellement vieillie et changée : « C'était elle, cette grosse femme ! Elle ! Et elle avait pondu ces quatre enfants depuis que je ne l'avais vue ! »

Il a décrit avec mélancolie la mort de la beauté, comment elle se flétrit, comment elle se fane, comment elle se décompose, disparaît tout entière. La jeunesse s'en va, qui nous faisait désirer d'être aimés et qui nous rendait aimables. Rien ne nous reste que le regret, le regret de toutes les choses en allées, et qui ne reviendront plus. Nous songeons que tout est fini. Et, de toutes les avenues de la vie, de celles que nous avons parcourues et de celles où se traîneront encore nos années languissantes, une image se lève, qui est celle de la mort.

CHAPITRE IV

LA MORT

L'image de la mort est partout dans l'œuvre de Maupassant, elle y répand son ombre, elle se dresse au moment où l'on s'y attend le moins, comme une rencontre imprévue et hideuse. Dans les *Contes du Jour et de la Nuit*, sur 22 nouvelles, on trouve dix morts.

C'est la mort au cours d'une impulsion. Un matelot rentrant du cabaret, tue à coups de chaise sa femme qui le trompe (1), une pâtre sourd-muet tue sa femme (2), un pêcheur jette à l'eau celui qui lui a pris son coin favori (3).

La vengeance est un des mobiles du crime qu'il décrit dans *La Vendetta*. Une corse se venge de l'homme qui a tué son fils. Elle dresse avec patience un chien qui saute au cou de son ennemi et l'arrache par lambeaux. Un anglais est trouvé étranglé et la main d'écorché qu'il conservait comme trophée est trouvée incrustée dans sa chair (1).

Le pessimisme de Maupassant se charge du senti-

(1) L'Ivrogne.

(2) Les Bécasses.

(3) Le trou.

(1) La Main.

ment de la vie qui s'écoule et de la mort qui menace, et il décrit la tristesse inconsolable de la créature humaine qui se sait condamnée à une fin inéluctable :

« Quoi que nous fassions, nous mourrons, quoi que nous croyions, quoi que nous pensions, quoi que nous tentions, nous mourrons, et il semble qu'on va mourir demain sans rien connaître encore, bien qu'on soit dégoûté de tout ce qu'on connaît » (2).

Il a la hantise de cette fin, vers laquelle nous nous acheminons inexorablement. Norbert de Varenne, dans *Bel-Ami*, disserte longuement sur la mort : « Il arrive un jour, voyez-vous, où, derrière tout ce qu'on regarde, c'est la mort qu'on aperçoit... Moi, depuis quinze ans, je la sens qui me travaille, comme si je portais une bête rongeuse. Je l'ai sentie peu à peu, mois par mois, heure par heure, me dégrader ainsi qu'une maison qui s'écroule... Chaque pas m'approche d'elle, chaque mouvement, chaque souffle hâte son odieuse besogne. Respirer, dormir, boire, manger, travailler, rêver, tout ce que nous faisons, c'est mourir... Moi, maintenant, je la vois de si près que j'ai souvent envie d'étendre le bras pour la repousser... »

Dans *Fort comme la mort*, Anne de Guilleroy, au moment d'ensevelir sa mère, fait un retour sur elle-même et songe qu'un jour viendra où elle s'en ira à son tour. C'est cela qui empoisonne toutes les joies des hommes : « Si on y songeait, si on n'était pas distrait,

(2) Au soleil.

réjoui et aveuglé par tout ce qui se passe devant nous, on ne pourrait plus vivre, car la vue de ce massacre sans fin nous rendrait fou ».

Encore, si elle n'était que probable, cette mort, mais elle est inévitable, aussi inévitable que la nuit après le jour. « Est-ce étrange qu'on puisse rire, s'amuser, être joyeux, sous cette éternelle certitude de la mort. » Ici la plainte du matérialiste rejoint la méditation du chrétien, c'est la même constatation, mais sans espérance, c'est pourquoi elle aboutit à cette tristesse morne, répandue sur une grande partie de l'œuvre de Maupassant.

Aussi, pourquoi s'étonner du nombre de suicides et de crimes contenus dans ses nouvelles. Tantôt, c'est l'instituteur Moiron, qui tue des enfants avec des Irian-dises, où il a caché des morceaux de verre et d'aiguilles. Il est révolté, parce qu'il a perdu ses enfants et veut tuer les autres. Tantôt, c'est le procureur criminel (1), pour qui tuer est devenu une jouissance. Il s'exerce sur un chardonneret, puis étrangle un enfant, puis un pêcheur dont il fait condamner le neveu comme l'assassin présumé.

Suit la longue théorie de ses suicidés. Les uns par tare héréditaire, les autres par peur de la mort (2), la plupart par désespoir de leur vie gâchée ou de leurs illusions perdues. C'est dans *Suicides* qu'il a poussé à un degré tragique cette impulsion à se supprimer :

« J'éprouve chaque jour en me rasant un désir immo-déré de me couper la gorge, et ma figure toujours la

(1) Un fou.

(2) Un lâche.

même, que je revois dans la petite glace avec du savon sur les joues, m'a plusieurs fois fait pleurer de tristesse... Je ne puis même plus me retrouver auprès des gens que je rencontrais jadis avec plaisir, tant je les connais, tant je sais ce qu'ils vont me dire et ce que je vais répondre, tant j'ai vu le moule de leurs pensées immuables, le pli de leurs raisonnements. Chaque cerveau est comme un cirque où tourne éternellement un pauvre cheval enfermé ».

Avec quelle acuité il dit la rancœur d'une vie gâchée et solitaire, qui s'enfoncé de plus en plus dans la tristesse. A quoi bon la continuer : « Je vis la vieillesse... et les infirmités prochaines et tout finit, fini, fini ! Et personne autour de moi ! Mon revolver est là sur la table... Je l'arme,... ne relisez jamais vos vieilles lettres. »

Le défilé des désespérés, des vaincus passe sous nos yeux : le vieil employé ponctuel (1) se promenant par un beau dimanche du printemps parisien, voyant autour de lui les amoureux et la joie du renouveau et qui se pend à un arbre parce qu'il a compris soudain l'insipidité et la misère monotone de son existence sans amour.

Tous nous navrent : le père apprenant plusieurs années après la mort de sa femme, que l'enfant qu'il aime passionnément n'est pas de lui (2), le vieillard qui se supprime pour ne pas voir sa maison aux mains d'un étranger (3), le pauvre Paul qui, dans son jeune déses-

(1) Promenade.

(2) Un père.

(3) Le père Amable.

poir, croit qu'il ne peut plus vivre parce que celle qu'il aimait est partie (1), la fille séduite par son maître, qui s'en est débarrassé en la mariant à un paysan madré (2).

Et Miss Harriet, cette anglaise originale, est une des héroïnes qui nous touche le plus par sa fin volontaire. Lorsqu'elle voit le jeune peintre lutiner la jolie servante, elle comprend elle aussi que sa vie vertueuse n'est qu'un leurre, qu'elle a tout perdu parce qu'elle a sacrifié sa jeunesse et elle se jette dans la mort libératrice. Et les vers de Byron nous reviennent, si évocateurs et désenchantés :

« Délivrés d'un trop grand amour de la vie
Délivrés de l'espoir et de la crainte
Nous rendons brièvement grâces
Aux dieux, quels qu'ils puissent être
De ce qu'aucune vie ne vit toujours
De ce que les morts ne se relèvent jamais
De ce que même la rivière la plus lasse
Finit par atteindre la mer ».

Maupassant ressentait au plus haut point ce sentiment que chacun de nous, à moins d'être très équilibré, possède parfois, cette sensation lancinante venant de la monotonie même de l'existence, cet écœurement lorsque nous constatons notre impuissance à nous renouveler et notre acheminement irrésistible vers la tombe.

(1) La femme de Paul.

(2) Histoire vraie.

CHAPITRE V

LA PEUR ET LES HALLUCINATIONS

Nombreuses sont les nouvelles où Maupassant décrit avec minutie les souvenirs et les impressions d'une épouvante irrésistible, les cas les plus étranges et les plus inexplicables. « La peur est quelque chose d'effroyable, dit-il, une sensation atroce, comme une décomposition de l'âme, un spasme affreux de la pensée et du cœur dont le souvenir seul donne des frissons d'angoisse ». Il évoque le souvenir d'une nuit passée auprès de deux mourantes dans la solitude d'une ferme (1) « Et voilà que soudain une peur me frôla, une peur sinistre, qui me glissa sur la peau comme le contact d'une montre invisible. Était-ce vrai que des choses pareilles arrivaient, qu'on mourait ainsi ? »

Au cours d'un voyage solitaire en Bretagne, entre Penmarch et Pont-Labbé, il croit voir dans la nuit une brouette courir toute seule sur la route « Mon cœur se mit à bondir si violemment que je m'affaissai sur l'herbe et j'écoutais le roulement de la roue qui s'éloignait, qui s'en allait vers la mer. Et je n'osais plus me lever, ni marcher, ni faire un mouvement ; car si elle était revenue, si elle m'avait poursuivi, je serais mort de terreur ».

(1) Sur l'eau.

Dans *L'auberge*, il donne une description saisissante de ce phénomène irréfléchi, irraisonné, mais que peu d'auteurs ont bien analysé. C'est le récit de la folie d'un homme ayant perdu son compagnon au cours d'un hivernage. Il marche longtemps à la recherche de l'autre et crie son nom à tous les échos. Pas de réponse : « Et le jeune homme eut peur tout à coup. Il lui sembla que le silence, le froid, la solitude, la mort hivernale de ces monts entraient en lui, allaient arrêter et geler son sang, raidir ses membres, faire de lui un être immobile et glacé. Et il se mit à courir, s'enfuyant vers sa demeure ». L'attente continue pendant deux jours et trois nuits. Les recherches sont vaines. Il croit entendre la voix de son camarade qui l'appelle « Et soudain, le cri strident de l'autre soir lui déchira les oreilles, si suraigu, qu'Ulrich étendit les bras pour repousser le revenant et il tomba sur le dos avec son siège ». Pour se remettre, il boit, il boit, mais dès que l'ivresse cesse, le cri revient toujours le même « L'idée fixe alors s'exaspérant dans l'absolue solitude, s'enfonçait en lui à la façon d'une vrille. Il marchait maintenant dans sa demeure ainsi qu'une bête en cage, collant son oreille à la porte pour écouter si l'autre était là et le défiant à travers le mur... Puis, dès qu'il sommeillait, il entendait la voix qui le faisait bondir sur ses pieds. » Quand la famille revient au chalet au printemps, elle trouve Ulrich devenu fou, les cheveux blancs, ne répondant plus aux questions posées. Le récit est simple, mais dans son objectivité, donne un frisson d'épouvante, tellement il paraît vrai. La

solitude engendrant la crainte, puis l'angoisse et la folie, n'a jamais été si bien décrite.

La peur devient obsédante chez le héros de *Lui*. Maupassant nous montre l'homme qui se marie pour n'être pas seul, qui a peur de ses visions nocturnes « J'ai peur de moi. J'ai peur de la peur ; peur des spasmes de mon esprit qui s'affole, peur de cette horrible sensation de la terreur incompréhensible... Je parle, j'ai peur de ma voix. Je marche, j'ai peur de l'inconnu de derrière la porte... Et pourtant, je sais qu'il n'y a rien nulle part. Je me retourne brusquement, parce que j'ai peur de ce qui est derrière moi, bien qu'il n'y ait rien et que je le sache ». Quand il rentre chez lui, il voit quelqu'un d'assis dans son fauteuil, le croit endormi et s'avance pour le réveiller : « Je rencontrai le bois du siège, il n'y avait plus personne, le fauteuil était vide ». Et depuis, cette obsession d'une présence invisible le poursuit « Oui, j'ai beau me raisonner, me roidir, je ne peux plus rester seul chez moi parce qu'il y est. Je ne le verrai plus, je le sais... mais il y est tout de même dans ma pensée. Il demeure invisible, cela n'empêche pas qu'il y soit ». L'idée est maîtresse en lui, il sait, il est certain qu'elle est fausse, mais il a peur qu'un jour l'hallucination reparaisse et ne veuille plus vivre seul.

Le malade que Maupassant nous dépeint dans *Qui sait*, a une hallucination un soir en rentrant chez lui. Il distingue un bruit continu à travers le mur, voit tous ses meubles sortir de chez lui, ses fauteuils, ses chaises, son piano, ses bibelots, son bureau, puis les portes de

son logis se referment seules. Il s'enfuit vers la ville et le lendemain on vient lui annoncer que ses meubles sont volés. Quelques semaines après, dans la nuit, ses meubles reviennent sans qu'on ait jamais su de quelle manière. Et le héros de *Qui sait* rentre dans une maison de santé et demande au médecin de le protéger contre cet ennemi qu'il devine attaché contre lui.

Dans *Le Horla*, cette nouvelle célèbre, où l'on cherche à l'envi, à trouver le début de la P. G. de Maupassant, il nous semble qu'il ne faut voir qu'une nouvelle extrêmement bien composée. Nous y retrouvons le goût de Maupassant pour tout ce qui est extra-naturel : « Comme il est profond, ce mystère de l'invisible. Nous ne le pouvons sonder avec nos sens misérables... » dit son héros.

Les hallucinations apparaissent. Le verre d'eau que son personnage laisse rempli avant de dormir, est vide à son réveil. Il renouvelle plusieurs nuits de suite l'expérience et chaque fois on vide sa carafe. Il s'évade parce que l'obsession commence à l'envahir. A Paris, il est tranquille ; quelques semaines de répit, puis il retourne. Dans son jardin, il est victime d'une seconde hallucination « Je vis, je vis distinctement tout près de moi la tige d'une de ces roses se plier, comme si une main invisible l'eût tordue, puis se casser, comme si cette main l'eût cueillie. Puis la fleur s'éleva, suivant une courbe qu'aurait décrite un bras en la portant vers une bouche, et elle resta suspendue dans l'air transparent,

toute seule, immobile, effrayante tache rouge à trois pas de mes yeux. »

Maintenant son malade attribue ces phénomènes à une puissance occulte qui existe chez lui : « Il ne se manifeste plus, mais je le sens près de moi, m'épiant, me regardant, me pénétrant, me dominant, et plus redoutable en se cachant ainsi que s'il signalait par des phénomènes surnaturels sa présence invisible et constante ».

A l'hallucination certaine, s'ajoute l'idée délirante, l'interprétation des phénomènes et le début de la psychose d'influence. Il ne voit pas une personne monstrueuse, mais il est certain de sa présence qui se manifeste par la disparition de l'eau de la carafe ou de la fleur sous ses yeux épouvantés. L'esprit s'empare de la volonté du malade, de toutes ses facultés maîtresses. Il a la sensation que sa pensée ne lui appartient plus, on lui impose une parole qu'il ne veut pas prononcer. « J'ai voulu dire : à la gare et j'ai crié, je n'ai pas dit, j'ai crié : à la maison ; et je suis tombé affolé d'angoisse sur le coussin de ma voiture. Il m'avait retrouvé et repris ». Cette présence se manifeste encore une nuit : les pages de son livre semblent se soulever toutes seules, il s'élance sur la table, l'esprit s'enfuit.

Après l'hallucination visuelle, paraît l'hallucination auditive. « Il me semble qu'il me crie son nom, et je ne l'entends pas... le... oui... il le crie... J'écoute... Je ne peux pas... répète... le... Horla... J'ai entendu... le Horla... C'est lui... le Horla... Il est venu !.. » Une

autre nuit, il le sent qui lit par dessus son épaule. Pour échapper à cette hantise permanente, à cette influence qui s'exerce sur ses moindres actes journaliers, il met le feu à son logis, après avoir enfermé le Horla. Cependant, l'esprit s'échappe de la maison en flammes et le poursuit encore. « Mais il n'est pas mort, alors il va falloir que je me tue, moi ! »

En résumé : début par période de malaise intellectuel et physique : « Je me sens souffrant ou plutôt, je me sens triste... je descends le long de l'eau et soudain, après une courte promenade, je rentre désolé comme si quelque malheur m'arriverait chez moi. Pourquoi ? ».

Puis certitude d'une action étrangère invisible. Son eau est bue le matin, les pages de son livre tournent seules, la rose disparaît sous ses yeux.

Enfin, systématisation du délire : le Horla est venu chez lui, il ne peut s'en débarrasser, il se tue pour lui échapper.

Dans cette nouvelle si bien composée qu'elle en devient terrifiante, faut-il voir le début et la description des troubles dont souffrait Maupassant, faut-il y voir l'œuvre d'un homme en état d'excitation cérébrale pathologique ? Nous ne le croyons pas. La construction de cette nouvelle est impeccable, les descriptions sont bien rendues, depuis la séance d'hypnotisme jusqu'à l'incendie et au suicide final. Au point de vue psychiatrique, les hallucinations sont assez sommaires et un P. G. peut-il écrire avec cette maîtrise, cet art de tenir en ha-

leine le lecteur, ce dosage savant des effets. Ici, plus encore qu'ailleurs, il faut se garder de l'esprit de système et éviter, parce qu'on sait que Maupassant est mort fou, de vouloir voir dans son œuvre et surtout dans cette nouvelle, le résultat de sa psychose.

TROISIEME PARTIE

L'ŒUVRE DE MAUPASSANT EST-ELLE
CELLE D'UN MALADE ?

CHAPITRE PREMIER

L'ŒUVRE EST GENIALE

Faut-il conclure, par ce que nous savons de la vie de Maupassant, que son œuvre porte le cachet de la folie. Certes, quelques nouvelles pourraient nous y inciter, mais leur nombre est minime par rapport à celui plus important de nouvelles franchement gauloises. Sur 260 nouvelles, il n'y en a que bien peu où l'on s'ingénie à découvrir la folie.

Si Maupassant peint admirablement les hallucinés, les phobiques, les impulsifs, les criminels, combien d'écrivains, pour ne citer que Bourget et Barbey d'Aurevilly, nous ont décrit également des cas pathologiques et il est normal qu'un écrivain encouragé par le succès soit naturellement porté à exceller dans un genre qui lui a réussi et à exploiter sa « veine ».

D'autre part, si Maupassant nous révèle sa curiosité inquiète pour le surnaturel et prend facilement des sujets terrifiants, il ne faut pas oublier que son grand'père maternel Le Poittevin était attiré par les sciences occultes et qu'il a laissé sur cette question d'importants travaux à la bibliothèque de Rouen. Le frère de Madame de Maupassant, Alfred Le Poittevin, était également attiré par le fantastique.

Des nouvelles comme *Le Horla* et *Qui sait*, nous donnent de belles descriptions d'hallucinations, or nous savons que Maupassant éprouvait des phénomènes semblables. Et il est à penser que, comme tous les écrivains, il avait besoin de se libérer l'esprit des obsessions qui le harcelaient.

Le docteur Ladame, dans son étude psycho-pathologique si fine et si complète, dit très justement : « Des racontars, des interprétations dont les prémisses faussées conduisent à des jugements erronés, tels sont les éléments qui accréditèrent cette opinion solennellement émise que maint conte de Maupassant, que telle ou telle page de ses romans ou de ses récits de voyage étaient la reproduction fidèle de ses souffrances physiques, des affres de la folie envahissante, des symptômes mêmes de la vésanie déclarée qui, sournoisement, grignotait sa pensée et son cœur, son être tout entier. L'analyse de l'œuvre de Maupassant nous convainc qu'il fut génial, autant par la finesse et la justesse de ses observations psychologiques que par la perfection de leur expression. Et l'on comprend sans peine qu'il puisse faire illusion au point que l'on voit une auto-biographie dans la peinture objective de tel ou tel cas ».

En effet, il n'a que trop bien fait illusion : l'exemple du *Horla* est caractéristique. Le sujet lui fut donné par Léon Hennique et il le traita en pleine santé d'esprit, utilisant seulement le souvenir des hallucinations qu'il éprouvait lui-même, mais des hallucinations conscientes.

Et il faut remarquer que des contes comme *Le Horla*, *Lui*, *La peur*, *L'auberge*, *La morte*, *La nuit*, *L'endormeuse*, *Qui sait*, etc. n'appartiennent pas seulement aux dernières années de sa vie mais aussi bien à la période de ses débuts littéraires.

Il faut observer encore qu'aucuns contes ne sont mieux bâtis, mieux charpentés et ne semblent imaginés par une tête plus sûre de ses idées que ceux précisément que l'on ne peut lire sans être secoué par le frisson de la peur.

Certes, il eut des obsessions et nous avons insisté sur elles. La peur est un de ses sujets de prédilection, la mort également, et la fatalité qui se joue non seulement de nos desseins, de notre volonté, mais de toute morale et de toute loi humaine. Le *Champ d'Oliviers* par la sobre grandeur du récit et par l'impression pathétique qui s'en dégage, ressemble à une tragédie antique.

Si l'état mental de Maupassant avait été celui de ses propres personnages, nous aurions des écrits bizarres, incohérents et franchement pathologiques, qui remplissent les tiroirs des aliénistes. Jamais un paralytique général n'a composé une œuvre cohérente. D'ailleurs, dès qu'il entra dans la période d'état de sa P.G., Maupassant ne put écrire et, dans les premiers mois de 1891, il se désespère de ne pouvoir composer *l'Angélus*.

Sur toute son œuvre est marquée l'empreinte d'un pessimisme dont les racines sont profondes. Sa jeunesse s'est écoulée dans un foyer désuni, il s'est rendu comp-

te de ses troubles nerveux, il a été obligé d'interner lui-même son frère. Tout cela n'est pas de nature à lui faire voir la vie sous un jour serein.

C'est un observateur-né, il a la vision perspicace et la sensation aigue des bassesses et de la grossièreté du monde, il épie la tare secrète, les choses cachées sous des apparences banales.

Mais, malgré ce pessimisme foncier, cette œuvre est admirablement composée et ses nouvelles sont de purs bijoux et par le style, et par l'exposition du sujet.

Peu de conteurs ont réussi à nous charmer comme lui. Tous ses personnages nous captivent : Bel-Ami, et Clotilde s'emparent de notre attention souvent réprobatrice, Pierre et Jean nous font réfléchir sur les conséquences de l'adultère, le Horla nous glace, Les Pensionnaires de la Maison Tellier nous amusent, Boule de Suif nous touche, la main d'écorché projette son ombre sur le mur de notre chambre. Tous : la fille de ferme, le paysan rapace et sordide, le mari trompé, l' amoureux transi, le trousseur de jupons, l'innocent, l'idiote, les pervers, les victimes les assassins, les chasseurs passionnés, les canotiers insoucians, s'emparent de nous, nous poignent, nous émeuvent ou nous font rire. Il saute du tragique au drôlatique, du pathétique au grivois, du tendre au sensuel, du fantastique au réaliste, du pittoresque au sublime, du cynique au pitoyable et, ce qui est l'essentiel pour le lecteur, nous intéresse et nous charme toujours.

Et lorsque nous savons le terrible mal dont il fut atteint, c'est avec admiration que nous lisons de telles pages. Nous regrettons alors qu'il nous ait été enlevé si vite. Nous n'avons pas connu complètement *L'âme étrangère*, ni *L'angélus*. Nous n'en avons eu que le début qu'il lut à Dorchain en 1891 et qu'il ne put achever.

CHAPITRE II

CONSTITUTION MENTALE DE MAUPASSANT

L'auteur d'une œuvre si cohérente a-t-il pu la composer, comme d'aucuns l'ont avancé, dans la période prodromique de sa P. G. ? Il est certain que nous trouvons dans ses récits quelques échappées troublantes, parfois. C'est pourquoi il nous paraît intéressant d'étudier le caractère, la constitution mentale de Maupassant.

Notons bien que nous examinons un homme au demeurant normal, capable d'un effort soutenu, qui apprend pendant des années son métier avec Flaubert et travaille très sérieusement sa prose et que, en conséquence, les mots que nous employons ne sauraient avoir le caractère net et définitif qu'ils semblent imposer.

Maupassant a une constitution mentale du type expansif — dépressif. Ce n'est pas un vrai cyclothymique, passant du jour au lendemain de l'excitation à la dépression, c'est plutôt un cyclothymique occasionnel, un sujet réagissant avec excès dans les deux sens. Et lorsque nous parlons de déséquilibre chez lui, n'oublions pas que c'est surtout de tendances, de nuances, dont nous voulons parler, et que nous n'entendons pas faire

de Maupassant un malade. Nous devons ici reprendre à notre compte les termes dont se sert Levy-Valensi, quand il parle des cyclothymiques occasionnels : « Chez ces sujets, je n'ose pas dire chez ces malades... le système d'horlogerie est plus complexe, le balancier allant successivement de l'accélééré au ralenti ».

Nous avons retenu chez Maupassant, outre ces signes de cyclothymie, des signes de psychasthénie évidente : sentiments d'étrangeté du moi, de dépersonnalisation, obsessions qui fleurissent sur le terrain psychasténique. Maupassant revient dans ses nouvelles, que nous avons par ailleurs analysées, sur des « leitmotiv » : l'inquiétude perpétuelle de la femme, de l'enfant illégitime, de la peur et de la mort.

Chez lui, nous trouvons donc un terrain psychasténique (convergence de ses deux tendances dépressive et émotive) — chez un cyclothymique occasionnel dont les manifestations d'excitation chronique — (excitation psychique, sexuelle et motrice : besoin de mouvements, d'exercices violents) alternent avec des manifestations de type dépressif (longues rêveries sur l'eau, idées de mort ou de suicide).

Si nous poussons l'analyse de son caractère plus à fond, nous constaterons également que Maupassant avait un très grand orgueil qui engendra sa misanthropie. Ce mépris qu'il affiche pour les femmes n'est-il pas fait pour beaucoup d'insociabilité, d'inadaptabilité ? Rapprochant ces faits des principaux points du caractère paranoïaque décrit par Génil-Perrin : suresti-

mation du moi, méfiance hostile à l'égard de l'ambiance, inadaptabilité sociale, ne pouvons-nous pas dire que le déséquilibre de Maupassant n'était pas seulement à base de tendances cyclothymique et psychasténique, mais aussi légèrement teinté de paranoïa.

C'est donc le déséquilibre mental de Maupassant qui donne à ses écrits cette teinte un peu particulière. Le fond est bon, le style est étudié, châtié, coulant, mais la teinte est un peu morbide.

CHAPITRE III

LA P. G. ET L'ŒUVRE

Maupassant était un syphilitique jusqu'en 1889, mais ce n'est qu'à cette époque qu'il entre vraiment dans la phase préparalytique parce que le surmenage est alors à son maximum et que le terrain de déséquilibré psychique est affaibli par les excès. La syphilis, tenue jusque-là en respect par un tempérament fort et endurant, commença son attaque. La théorie du terrain morbide s'applique à ce cas. Si le terrain est fort, la syphilis est matée, si le terrain s'affaiblit, la syphilis commence ses ravages.

Cette production exagérée qu'on a donnée comme signe de la période prodromique de la P. G. de l'écrivain, n'est-elle pas tout simplement un signe de son excitation psychique constitutionnelle.

Bien entendu, les céphalées tenaces dont souffrit Maupassant doivent être attribuées à la syphilis, mais céphalée syphilitique ne veut pas dire forcément P. G. en latence. Nombreux sont les syphilitiques ayant eu des céphalées tenaces et qui ne sont pas devenus des P. G.

On s'est également empressé de dire que les hallucinations de Maupassant étaient dues à la P. G. Or, les hallucinations sont rares chez les P. G. et peuvent avoir

d'autres sources. Par exemple, sur un terrain psychasténique, se produisent des obsessions entraînant des hallucinations à leur premier stade (hallucinations conscientes et seulement visuelles). Mais pour Maupassant, nous pouvons encore envisager l'étiologie toxique de ses hallucinations. Dans les intoxications par l'alcool, l'éther et les stupéfiants, les hallucinations sont fréquentes et ce sont justement des hallucinations visuelles. Une dernière remarque s'impose à propos des stupéfiants. L'attirance pour eux se trouve fréquemment chez les déséquilibrés psychiques ainsi que la déviation de l'odorat.

Si nous examinons maintenant les signes notés en 1886, nous remarquons qu'ils sont surtout d'ordre neurologique. Or, la P. G. comprend trois syndromes : le syndrome neurologique, le syndrome mental, le syndrome humoral.

Les troubles relevant de ces trois syndromes peuvent apparaître simultanément, mais ils peuvent aussi apparaître l'un après l'autre, et tous les P. G. au début n'ont pas le syndrome psychique complet.

Nous pouvons donc admettre que chez Maupassant, les troubles moteurs sont apparus les premiers et que les conséquences mentales de sa P. G. se sont extériorisées postérieurement à 1886, date à laquelle nous trouvons chez lui des signes moteurs, dont l'inégalité pupillaire seule est nette et symptomatique.

Pourquoi vouloir attribuer les idées de suicide uniquement à sa P. G. ? Il faut y voir, pour une grande

part, l'influence de l'hérédité maternelle.

C'est seulement à partir de 1889 que la P. G. a eu une influence marquée sur l'œuvre, mais si l'activité productrice est réduite, si l'élaboration est plus défectueuse, si la même tâche nécessite plus d'efforts, le style est encore très clair, le récit est encore bien conduit.

*

* *

Essayons de tirer de cette discussion, malheureusement incomplète, les points suivants :

1°). — Maupassant présente des signes de déséquilibre mental.

Constitution mentale du type expansif-dépressif. Terrain psychasténique et légèrement paranoïaque.

Ce déséquilibre constitutionnel donne à l'œuvre une empreinte spéciale, mais seulement par échappées.

2°). — Maupassant est syphilitique dès 1876. Mais la P. G. ne se révèle vraiment qu'en 1886 et surtout par des phénomènes neurologiques.

3°). — Maupassant n'entre dans la période prodromique de la P. G. qu'en 1889 et conserve son auto-critique jusqu'en septembre 1891, date de la période d'état caractéristique.

4°). — Donc, la P. G. n'a eu qu'une influence très limitée sur l'œuvre en elle-même (les sujets traités les derniers présentent certaines longueurs) mais elle n'a fait que mettre fin, avant l'heure, à une œuvre géniale.

CONCLUSION

Dans cette étude, nous avons essayé de discerner les éléments morbides du caractère de Maupassant et d'établir une observation de ce cas si intéressant.

Puis, nous avons analysé son œuvre portant l'empreinte d'un pessimisme désespéré et nous avons examiné quel sont ses sujets préférés.

Enfin nous avons tenté de dégager l'influence qu'exerça le psychisme de l'écrivain sur son œuvre. A notre avis, l'œuvre a été écrite quand Maupassant était en pleine possession de ses facultés. Il faut voir en lui un homme de lettres, au talent net et lucide, qui écrit jusqu'à ce que la maladie le terrasse.

Le professeur Gilbert Ballet, en 1893, consacrait une leçon à l'encéphalite interstitielle et citait l'exemple de Maupassant : « La presse aidant, tout le monde a pu savoir, disait-il, qu'il présentait les symptômes les plus caractéristiques de l'encéphalite interstitielle... et nous avons su que le malheureux, pris pour un simple neurasthénique, avait été douché ferme pendant plusieurs mois jusqu'au jour où se manifestèrent dans leur netteté, les signes de la paralysie générale. Les erreurs de diagnostic se sont accumulées pendant la vie de Maupassant ; puis, après sa mort, avec complaisance, on a

étendu jusqu'au début de sa vie ce qui ne peut s'appliquer qu'à la fin. Il semble qu'il y ait deux choses distinctes : un terrain héréditaire, favorisant l'évolution, jusqu'en ses conséquences les plus redoutables et les plus lointaines d'une maladie acquise. » L'opinion du grand psychiatre nous semble mettre au point les assertions erronées de ceux qui veulent découvrir à tout prix dans cette œuvre si géniale les stigmates de la démence.

La vie refusa le bonheur à Maupassant, mais ses souffrances et ses tristesses, l'angoisse de cet éternel inquiet, sa pitié qu'il déguisait sous un réalisme de surface, nous ont fourni de si belles pages.

Et qui sait si la paix qu'apporte la démence ne lui donna pas le bonheur qui l'avait fui auparavant. N'avait-il pas écrit, dans une sorte de pressentiment mélancolique : « Seuls les fous sont heureux, parce qu'ils ont perdu le sentiment de la réalité. »

Vu : *Le Doyen* :
TIFFENEAU.

Vu : *Le Président de thèse* :
LAIGNEL-LAVASTINE.

Vu et permis d'imprimer :
Le Recteur de l'Académie de Paris :
ROUSSY.

BIBLIOGRAPHIE

- Marie BASHKIRTSEFF. — Nouveau journal inédit accompagné de la correspondance avec Guy de Maupassant. (1911-*Revue des Revues*.)
- Pierre BOREL et « PETIT-BLEU ». — Le destin tragique de Guy de Maupassant. (Aux Editions de France. Paris, 20, avenue Rapp).
- Paul BOURGET. — Etudes et Portraits. — Sociologie et littérature. (Libr. Plon).
- Mlle CLAVEL. — Le génie et la maladie chez Guy de Maupassant. (*Umfia revue de l'union médicale latine*, juillet-août 1930).
- Michel CORDEY. — Les médecins dans l'œuvre de Maupassant (*L'Union médicale des Prat. Franç.*, 15 octobre 1935).
- Léon DAUDET. — Devant la douleur. Souvenirs des milieux littéraires, artistiques et médicaux, de 1880 à 1905.— Deuxième série (*Nouv. Libr. Nat.*, rue de Médicis, Paris.)
- René DOUMIC. — Portraits d'écrivains. — Deuxième série. (Libr. Acad. Perrin et Cie, 1909).
- René DUMESNIL. — Guy de Maupassant. Collection « Ames et Visages ». (Libr. Armand Colin, boulevard Saint-Michel, Paris, 1933)
- Docteur LADAME. — Guy de Maupassant.. — Etude de psychologie pathologique. (*Revue normande*, 1919).
- LAGRIFFE. — Guy de Maupassant (*Ann. médico-psychol.* 1909).
- LAIGNEL-LAVASTINE. — La Prat. Psychiatrique, 2^e édit., 1929, (J.-B. Baillière et fils).

Jules LEMAITRE. — Les Contemporains. Etudes et portraits littéraires. — Première série (Libr. Lecène, 1887).

LEVY-VALENSI. — Précis de Psychiâtrie. — Bibl. Gilbert et Fournier. J.-B. Baillière et fils, édit., 1926.

A. LOMBARD. — Guy de Maupassant. Sa vie, son œuvre, sa maladie, sa mort. (Chron. médic. Par. 1908).

Guy de MAUPASSANT. — OEuvres complètes. (Libr. de France, bld St-Germain 1934).

A. — Contes et nouvelles.

T. 1 : Boule de Suif, Les Dimanches d'un Bourgeois de Paris.

T. 2 : La Maison Tellier, Mademoiselle Fifi.

T. 3 : Contes de la Bécasse, Miss Harriett.

T. 4 : Contes du Jour et de la Nuit, Les Sœurs Rondoli.

T. 5 : Yvette. Toine.

T. 6 : La Petite Roque. Le Horla.

T. 7 : Monsieur Parent. Le Rosier de Madame Husson.

T. 8 (Première partie) : L'Inutile Beauté.

B. — Voyages.

T. 8 (Deuxième partie) : Sur l'eau.

T. 9 : Au Soleil. La Vie errante.

C. — Romans.

T. 10 : Une Vie.

T. 11 : Bel-Ami.

T. 12 : Mont-Oriol. Notre Cœur.

T. 13 : Fort comme la mort. L'Ame Etrangère. L'Angelus.

D. — Vers et Théâtre.

T. 14 : Des Vers et Poèmes inédits. Théâtre. La Trahison de la Comtesse de Rhune. Histoire du Vieux Temps. Musotte, La Paix du Ménage, Yvette. La Demande.

E. — Etudes, Chroniques, Correspondance.

T. 15 : Etudes Littéraires et Chroniques Parisiennes. Correspondance de Maupassant. — Documents divers recueillis par René Dumesnil.

NORMANDY G. — Maupassant. (Rasmussen, édit., boulevard St-Germain, Paris).

VICTOR PAUCHET. — La Folie de Maupassant. (Progr. médic., août 1936).

M. PILLET. — Le Mal de Maupassant (Aesculape Par., 1913).

REGNAULT. — La Maladie de Guy de Maupassant (Rev. mod. de méd. et de chir., 1924).

ROGUES DE FURSAC. — Manuel de Psychiatrie (Libr. Félix Alcan, 1923).

Franç. TASSART. — Souvenirs sur Guy de Maupassant recueillis par Fr. Tassart, son valet de chambre (Libr. Plon).

TABLE DES MATIÈRES

Introduction	Page 13
Première Partie. — <i>Le Malade</i>	17
Chapitre 1 ^{er} — Jeunesse et Antécédents	19
Chapitre II. — Surmenage et troubles neurologiques	23
Chapitre III. — Phénomènes hallucinatoires et abus des stupéfiants.	27
Chapitre IV. — Affaiblissement psychique et idées de suicide	31
Chapitre V. — Démence et mort	35
Deuxième Partie. — <i>L'écrivain</i>	39
Chapitre 1 ^{er} . — Pessimisme foncier	41
Chapitre II. — Recherche de la solitude.— <i>Sur l'Eau</i>	47
Chapitre III. — L'amour chez Maupassant	53
Chapitre IV. — La mort	59
Chapitre V. — La peur et les hallucinations	65
Troisième Partie. — <i>L'œuvre de Maupassant est-elle celle d'un malade ?</i>	73
Chapitre 1 ^{er} . — L'œuvre est géniale	75
Chapitre II.— Constitution mentale de Maupassant.	81
Chapitre III. — La P. G. et l'œuvre	85
Conclusion	89
Bibliographie	91

